

knsock.

Échanges · Accompagnement · Transmission

001. Printemps 2025

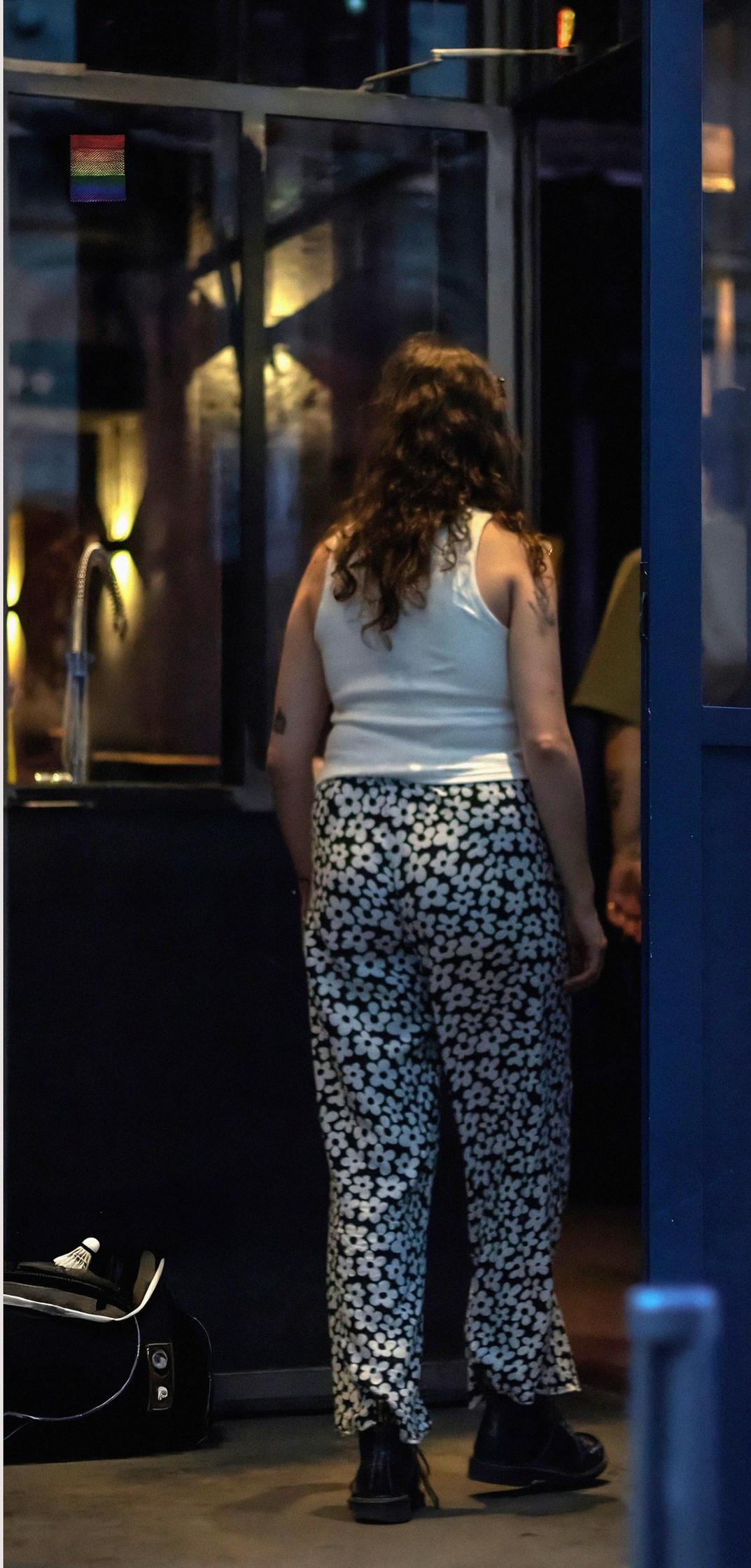
Découvrez *GLS Rennes*
une association LGBTQIA+
& Hétéro Friendly, créée
le 21 juillet 2008, avec
pour mission de promouvoir
la tolérance, de célébrer
les diversités et de créer un
espace où chacun-e peut
s'adonner au sport.

Mag N01-2025

9,90 € TTC



FR 35 1000 0087 6545 76538298 009



knock.

Échanges · Accompagnement · Transmission



CONCEPTION ÉDITORIALE & DIRECTION

Rédacteur en chef :

Matéo DA COSTA
François EON

Directeur artistique (DA) :

Matéo DA COSTA
François EON

Photographie :

François EON

INTERVENANTS

Rencontres

GLS Rennes
Gwennann Camard
Anne-Gaëlle

Reportage :

Prudence de Cruche - Fabien
Chicago Grande - Raphaël

IMPRESSION & FABRICATION

Imprimeur:

Groupe A.D.A. Impression

NOS RÉSEAUX

Instagram :

@knock.media

TikTok :

@knock.media

Youtube :

Knock.

Site internet :

www.knock-média.fr

OUVERTURE.

Merci

Chers amis et lecteurs,

C'est avec une immense joie que nous vous présentons aujourd'hui le premier numéro de Knock, notre magazine inclusif qui voit enfin le jour !

Merci à nos talentueux contributeurs qui ont accepté de partager leurs récits avec authenticité et courage. Merci à nos précieux partenaires qui ont cru en notre vision et nous ont accordé leur confiance. Et bien sûr, merci à vous, chers lecteurs, qui donnez tout son sens à cette aventure éditoriale. Knock aspire à être un espace de découverte et de rencontre, où la diversité des voix et des expériences est célébrée.

Notre ambition est de créer un magazine qui rassemble, qui inspire et qui ouvre des horizons. Ce premier numéro marque le début d'un voyage éditorial que nous sommes impatients de poursuivre avec vous.

Knock.

OUVERTURE • 02-07

03 | MERCI
06 | MANIFESTE

PANORAMA • 08-23

10 | EN IMAGES
16 | INITIATIVES
20 | POINT DE VUE

RENCONTRES • 24-45

26 | ENTRETIEN PRINCIPAL
38 | PORTRAIT

EXPRESSIONS & ESPACES • 46-65

48 | TÉMOIGNAGE
56 | REPORTAGE

PERSPECTIVES • 66-76

68 | CLÔTURE
70 | À SUIVRE

SOMMM



MAIRE.

OUVERTURE.

Manifeste



Notre vision de l'inclusivité aujourd'hui

Knock naît d'une conviction profonde : l'inclusivité n'est pas un luxe, une option ou une tendance - mais une nécessité vitale pour construire une société où chacun peut exister pleinement, sans compromis sur son identité.

Au-delà des mots, une transformation nécessaire

Les discours sur l'inclusivité se multiplient, mais les pratiques peinent souvent à suivre. Notre magazine refuse l'inclusivité de façade - celle qui se satisfait de représentations symboliques sans questionner les structures qui perpétuent l'exclusion. Nous croyons en une inclusivité transformative, qui bouscule les codes établis et redistribue les espaces de pouvoir et de visibilité. La véritable inclusivité exige plus qu'une simple représentation de la diversité : elle demande une refonte profonde de nos modes d'interaction, de nos espaces communs et de nos imaginaires collectifs. Elle nous invite à repenser nos privilèges, à déconstruire les normes qui limitent nos existences et à bâtir ensemble de nouvelles façons d'être au monde.

L'inclusivité comme processus

Nous concevons l'inclusivité non comme un état à atteindre mais comme un processus perpétuel d'apprentissage, d'écoute et d'adaptation. Nous reconnaissons que nos propres biais et angles morts peuvent limiter notre vision, et nous nous engageons à remettre constamment en question nos pratiques.

L'inclusivité authentique exige humilité et vulnérabilité : elle commence par reconnaître que personne ne possède toutes les réponses, mais que chacun détient une partie de la vérité. Elle implique d'accepter l'inconfort du changement et la déstabilisation de nos certitudes.

Notre vision pour demain

Nous rêvons d'un monde où la différence ne serait plus perçue comme une menace ou une anomalie, mais comme une richesse essentielle à notre humanité commune. Un monde où chacun pourrait naviguer les espaces sociaux sans avoir à justifier sa présence ou à dissimuler des parties de son identité.

Nous aspirons à une société où l'inclusivité ne serait plus un sujet de débat, car elle serait devenue le fondement même de notre vivre-ensemble – invisible à force d'être omniprésente, comme l'air que nous respirons.



L'inclusion n'est pas un état figé mais un processus constant de reconnaissance mutuelle. Ces images ne capturent pas des situations idéales, mais des moments fragiles où s'élabore, dans la rencontre des différences, la possibilité d'un monde commun.

Une invitation

Ce manifeste n'est pas une déclaration définitive, mais une invitation au dialogue. Nous souhaitons que Knock devienne un espace de rencontre et de construction collective, où les perspectives s'enrichissent mutuellement et où les contradictions peuvent coexister dans le respect.

Nous vous invitons à nous rejoindre dans cette exploration continue de ce que signifie créer ensemble un monde véritablement inclusif – non pas demain ou dans un futur idéalisé, mais ici et maintenant, dans chacune de nos interactions quotidiennes. Car l'inclusivité n'est pas seulement un horizon vers lequel tendre : elle est aussi, et peut-être avant tout, une pratique à incarner chaque jour.



10 | EN IMAGES
16 | INITIATIVES
20 | POINT DE VUE

PANOR



RAMA.

En images

Visages de l'inclusivité -
Portfolio photographique



Pour révéler l'essence de l'inclusivité, notre objectif s'est focalisé sur les moments d'authenticité partagée :

Nous avons parcouru différents territoires – urbains et ruraux, espaces publics et intimes – pour capturer ces instants où l'inclusion cesse d'être un concept pour devenir une expérience vécue.

Cette approche photographique s'éloigne délibérément des représentations conventionnelles qui réduisent souvent l'inclusivité à une juxtaposition artificielle de différences. Nous avons privilégié les situations spontanées où les interactions naturelles transcendent les catégories sociales habituelles.

À travers ce portfolio, nous explorons comment les espaces véritablement inclusifs permettent l'émergence d'une nouvelle forme de communauté – non pas basée sur la similitude, mais sur la reconnaissance mutuelle des singularités. Chaque image témoigne d'un lieu où la différence cesse d'être un obstacle pour devenir une richesse collective. Ces photographies nous invitent à repenser notre vision de l'altérité et à imaginer de nouvelles façons d'habiter ensemble notre monde commun.

La danse adaptative est devenue un laboratoire d'inclusion extraordinaire, brisant les frontières entre les corps dits «valides» et «handicapés». Sur cette image, nous voyons comment le mouvement devient un langage universel qui transcende les limitations physiques et permet une expression authentique de chacun.

Ce que cette photographie révèle, c'est avant tout la joie pure de l'expression corporelle partagée. Les danseurs ne sont pas définis par leurs différences mais par leur participation à une création collective où chaque singularité enrichit l'ensemble. Le regard du spectateur est ainsi invité à se déplacer de la limitation vers la possibilité, du handicap vers la capacité créative.

Cette compagnie de danse inclusive a développé une approche où chaque chorégraphie s'adapte aux possibilités de chacun, créant un langage corporel inédit qui n'aurait pu exister sans cette diversité de mouvements. L'inclusion devient alors non pas une concession ou une adaptation, mais le moteur même d'une innovation artistique qui renouvelle les codes esthétiques traditionnels.



Dans les jardins partagés urbains, l'inclusivité prend racine de manière littérale. Cette image capture la rencontre intergénérationnelle autour du travail de la terre, où les savoirs se transmettent dans les deux sens. L'aînée partage son expertise traditionnelle tandis que l'enfant apporte sa curiosité et souvent, sa connaissance des enjeux écologiques contemporains.

Ces espaces verts collectifs transforment les relations sociales en créant un terrain neutre où les hiérarchies habituelles s'effacent.

Le jardin devient un microcosme où l'âge, l'origine sociale ou le niveau d'éducation importent moins que la capacité à prendre soin ensemble du vivant.

L'inclusion intergénérationnelle représentée ici nous rappelle que la transmission des savoirs n'est pas unidirectionnelle.

Les échanges qui se produisent dans ces jardins partagés contribuent à préserver des connaissances ancestrales tout en les faisant évoluer face aux défis contemporains.



La véritable inclusivité ne se mesure pas au nombre de différences visibles, mais à la qualité des interactions qui permettent à chacun d'exister pleinement sans avoir à justifier sa présence.

Clara Santini

(anthropologue, spécialiste des espaces inclusifs)



Photographier l'inclusivité pose un défi fondamental : comment capturer l'invisible, comment rendre perceptible ce qui se joue dans les regards, les gestes et les distances entre les corps.

C'est dans les détails que l'inclusivité prend vie - une main qui en aide une autre, un cercle qui s'élargit pour accueillir un nouveau membre, un rire partagé qui efface momentanément les différences. Notre appareil photo cherche ces instants fugaces où les barrières tombent naturellement.

Les images les plus puissantes d'inclusivité sont souvent les plus simples : elles ne crient pas leur message mais le murmurent. Elles nous montrent des personnes qui ne jouent pas un rôle mais qui sont simplement présentes les unes aux autres, dans un espace commun où chacun peut exister pleinement.

Finalement, photographier l'inclusivité, c'est moins documenter la différence que célébrer la connexion humaine dans toute sa diversité. C'est capturer ces moments de vérité où nous ne sommes plus définis par nos catégories, mais par notre capacité à nous reconnaître mutuellement.

L'inclusivité se construit dans les petits gestes quotidiens, pas dans les grands discours. Ce sont ces moments simples de compréhension mutuelle qui, peu à peu, tissent les liens d'une société où chacun trouve sa place.





Initiatives

Quatre initiatives
qui changent la
donne en 2025



1.

**Au cœur de Paris,
le projet «Intersections» réinvente
l'habitat collectif inclusif.**

L'innovation ne réside pas seulement dans son architecture sans barrières, mais dans sa conception collaborative entre urbanistes, sociologues et futurs habitants aux profils délibérément diversifiés. Seniors, personnes en situation de handicap et réfugiés y cohabitent dans un écosystème pensé pour faciliter l'entraide.

Sa particularité ? Une gouvernance partagée où chaque décision fait l'objet d'une délibération collective. Les résidents participent également à des ateliers sur la communication non-violente, transformant les différences en opportunités d'apprentissage mutuel. Ce modèle, documenté et open-source, essaime désormais dans plusieurs métropoles européennes.



2.

La plateforme numérique «Écho» bouleverse l'accès à la culture pour les publics traditionnellement exclus.

Ce dispositif innovant va au-delà de la simple traduction en langue des signes ou de l'audiodescription. Il propose une réinvention de l'expérience culturelle, adaptée aux différents modes de perception. Chaque œuvre est disponible sous de multiples formes : tactile, sonore, simplifiée ou enrichie.

Le plus remarquable est sa méthodologie de co-création : chaque adaptation est conçue avec la participation active des personnes concernées, rémunérées pour leur expertise. «Écho» redéfinit l'accessibilité comme une démarche d'innovation créative plutôt que d'adaptation a posteriori.

En rendant l'art et la culture accessibles à tous, Écho transforme non seulement l'expérience des publics exclus, mais questionne profondément nos modes traditionnels de médiation culturelle. Le succès de cette initiative démontre qu'une société inclusive ne se contente pas d'adapter l'existant – elle crée de nouvelles possibilités qui enrichissent l'expérience collective.



3.

Le programme éducatif «Prismes» transforme l'enseignement des sciences humaines dans les écoles secondaires.

Imaginez un cours d'histoire où la colonisation est racontée par les colonisés, où la révolution industrielle inclut le vécu des ouvriers. C'est l'idée brillante de «Prismes» : montrer que chaque événement peut être vu sous différents angles, comme la lumière à travers un cristal.

Le programme transforme les salles de classe en véritables forums où les élèves deviennent détectives de l'Histoire. Le moment préféré ? Les «bibliothèques vivantes» où des personnes aux parcours extraordinaires viennent partager leurs histoires.

Comme Emma, 15 ans, le résume :

«Avant, l'histoire c'était des dates à mémoriser. Maintenant, ce sont des récits qui me font réfléchir à ma propre place dans le monde.»

Les professeurs témoignent d'un changement spectaculaire : les élèves habituellement silencieux prennent la parole, et tous développent cette «supercompétence» qu'est la capacité à voir le monde à travers les yeux des autres.



4.

Le mouvement «Design for All» révolutionne l'industrie des produits de consommation courante.

Initié par un consortium d'entreprises et d'associations, ce mouvement part d'un constat simple : les produits conçus pour les personnes ayant des besoins spécifiques finissent par bénéficier à tous. L'exemple emblématique reste la télécommande, initialement créée pour les personnes à mobilité réduite.

«Design for All» transforme les processus de conception en intégrant des testeurs aux profils variés dès les premières phases de développement. Les entreprises participantes rapportent non seulement une amélioration de leur image, mais surtout une augmentation de leurs parts de marché. En démontrant la rentabilité de l'inclusivité, ce mouvement réussit à faire converger impératifs économiques et progrès social.

Point de vue

«Au-delà des étiquettes» - Regard artistique sur l'évolution des codes identitaires



La diversité est un fait, sa représentation une possibilité, mais l'inclusion est un choix délibéré – celui de transformer notre regard sur les différences et d'en faire non pas des exceptions mais des contributions essentielles.

Les visages qui nous regardent dans ces portraits ne racontent pas seulement des histoires individuelles – ils témoignent d'une transformation profonde de notre rapport à l'identité. Ces hommes et femmes, avec leurs marques symboliques – mots inscrits sur le visage ou peinture dorée sur la peau – nous invitent à repenser la façon dont nous nous définissons et dont nous percevons les autres.

Dépaser les catégories

L'identité n'est plus ce qu'elle était. Les jeunes générations rejettent massivement les cases préétablies pour embrasser la fluidité et l'hybridité. Ce que ces portraits révèlent, c'est cette volonté de s'affranchir des taxonomies sociales pour créer son propre langage identitaire, parfois à même la peau. Le jeune homme au visage marqué de texte doré ne porte pas un simple ornement esthétique – il affiche littéralement une seconde peau narrative qui se superpose à celle assignée par la société. De même, cette femme aux cheveux bouclés dans la lumière latérale n'existe pas seulement dans les catégories que nous pourrions lui attribuer (genre, origine, âge) mais dans cette présence lumineuse qui échappe aux définitions.

La réappropriation des symboles

Ce qui frappe dans ces portraits, c'est comment ces personnes s'approprient les mots et les symboles. Les termes «Love», «Peace», «Life» inscrits sur le visage ne sont pas juste des slogans – ils sont une façon de reprendre le contrôle sur les mots qui définissent souvent qui nous sommes. «Nous voyons émerger des identités qui refusent d'être réduites à une seule dimension», explique la sociologue Clara Martins. «Ces personnes créent des collages d'identité qui empruntent à différents univers, brouillant volontairement les frontières traditionnelles.»

L'authenticité comme nouvel idéal

Ces visages nous parlent d'une quête de sincérité qui dépasse les appartenances habituelles. Les regards directs, les expressions naturelles montrent un rapport à soi qui privilégie la vérité personnelle plutôt que de suivre les attentes des autres. Aujourd'hui, beaucoup de jeunes ne se contentent pas d'exister dans les rôles prévus par la société. Ils écrivent activement leur propre histoire, parfois directement sur leur corps, rendant visible ce qui était auparavant invisible.

Notre monde change

Ces nouvelles façons de vivre son identité transforment notre société en profondeur. Nos écoles, nos entreprises, nos espaces publics doivent s'adapter à cette nouvelle réalité. Les organisations commencent à comprendre qu'il ne s'agit plus simplement d'inclure différents types de personnes dans un cadre existant, mais de repenser ce cadre lui-même pour permettre à chacun d'être pleinement qui il est.

Un nouveau langage commun

Le défi devant nous est d'inventer un nouveau langage social – une façon de communiquer qui reconnaisse l'unicité de chacun tout en préservant ce qui nous relie.

Ces portraits nous rappellent que l'identité n'est jamais figée mais toujours en mouvement, jamais simple mais toujours multiple. Ils nous invitent à développer notre capacité à voir l'autre dans toute sa complexité, au-delà des étiquettes faciles.

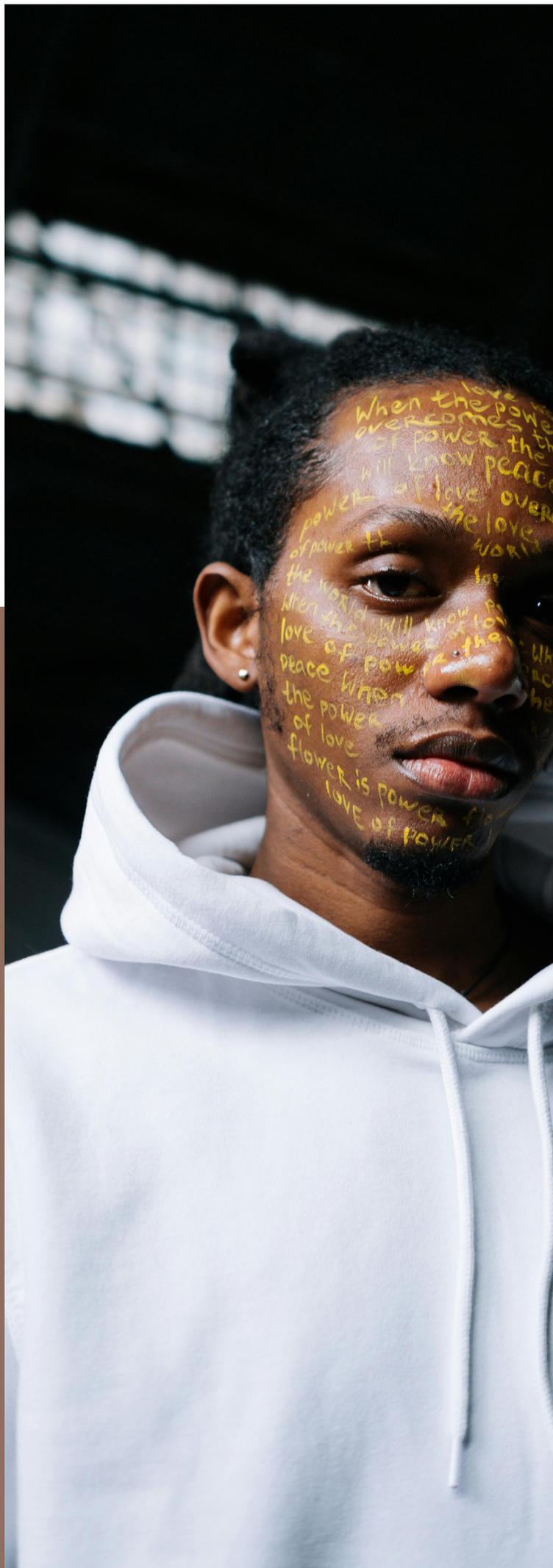
Comprendre pour nos plus jeunes !

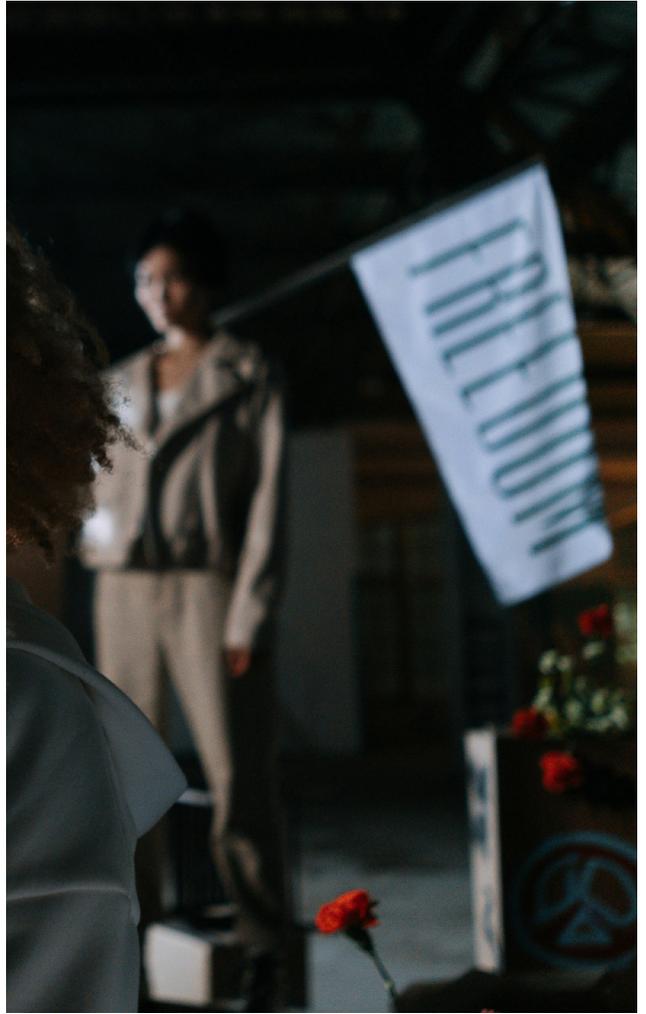
Imagine un monde où personne ne te dirait «les filles font ceci» ou «les garçons font cela». Un monde où tu pourrais aimer le foot ET la danse, porter du rose ET du bleu, être fort ET sensible. C'est ce monde que ces personnes dans les photos nous aident à créer ! Quand elles écrivent des mots sur leur visage ou portent des signes particuliers, c'est comme si elles disaient : «Je décide qui je suis, pas les autres.»

C'est un peu comme quand tu personnalises ton avatar dans un jeu vidéo, sauf que c'est dans la vraie vie ! Ces personnes nous rappellent une chose importante : tu n'as pas à choisir une seule façon d'être toi-même. Tu peux être plusieurs choses à la fois, changer, évoluer, et c'est ça qui rend chaque personne si spéciale et intéressante.

«Au-delà des étiquettes»
- Regard artistique sur
l'évolution des codes
identitaires

Crédit Photo : Anna B. /
Anagram pictures







22 | ENTRETIEN PRINCIPAL
28 | PORTRAIT

RENCO



ONTRES.

L'entretien

«Venez comme vous êtes»
GLS, une association sportive
qui redéfinit l'inclusion.



Dans les coulisses de cette association rennaise qui conjugue sport et inclusion, nous avons rencontré un membre du conseil d'administration. Entre passion sportive et valeurs humaines, découvrez comment GLS redéfinit la pratique du sport loisir.

Au cœur de Rennes, une association redéfinit les codes du sport et de l'inclusion. Avec plus de 500 membres, 17 sections et une philosophie d'accueil sans faille, GLS s'est imposée comme un havre où chacun peut pratiquer une activité sportive sans crainte d'être jugé. Nous avons rencontré Gwennann, un membre du conseil d'administration, qui nous ouvre les portes de cette communauté pas comme les autres, où la performance cède le pas à la bienveillance et où l'acceptation de l'autre est la seule règle qui vaille. Plongée dans une famille «dysfonctionnelle mais aimante» qui bouscule les préjugés et fait du sport un véritable outil d'inclusion sociale.



Une association pas comme les autres

K. *Pour commencer, qu'est-ce que ça veut dire être une association sportive inclusive ?*

G. Avant d'être une asso sportive inclusive, nous sommes d'abord une asso LGBT. La communauté LGBT, par essence, est inclusive. L'inclusion, c'est accepter tout le monde tel qu'il est. Ne pas considérer ce qui, aux yeux de certains, est un handicap comme un frein à faire quelque chose. Par exemple, au sein de GLS, nous avons une personne non-voyante qui souhaite participer à des activités comme le tarot, le ciné, et d'autres activités de convivialité. La section tarot a proposé d'acheter des cartes qui soient plus adaptées à sa vue pour lui permettre de venir. La section ciné a proposé d'avoir des séances en audio-description pour permettre une vraie inclusion.

K. *Comment résumeriez-vous l'esprit de GLS en quelques mots ?*

G. S'il y a une phrase ou un terme qui s'appliquerait particulièrement à GLS, c'est «venez comme vous êtes». Ni plus ni moins. À partir du moment où il n'y a pas de jugement de l'autre, la porte est ouverte.

Une famille sportive ouverte à tous

K. *Comment décririez-vous l'ambiance au sein de GLS ?*

G. GLS, en soi, c'est une famille totalement dysfonctionnelle. Mais on s'aime tous ! J'ai rarement vu un accueil aussi naturel dans un club de sport. Que ce soit au ping-pong, au badminton ou au volley, l'accueil se fait toujours avec bienveillance. On a une association qui est majoritairement LGBT, mais à aucun moment, quiconque dans l'association ne va demander à l'autre quelle est son orientation. On s'en fout. Ce qui nous intéresse, c'est de pouvoir faire du sport entre personnes qui s'apprécient, sans jugement, sans avoir la pression d'être compétitif.

K. *Quelles activités proposez-vous ?*

G. Nous avons 17 sections, dont 15 sports et deux activités de loisirs. Et nous avons une partie qui est intercommunautaire, intersection, qui est la convivialité, qui englobe tout le monde...

Elle permet à tous les membres de se retrouver autour d'un verre dans un bar, de participer à une partie de bowling, de faire de l'escape game, du tarot ou de la belote.

Pour le ciné, par exemple, il y a des séances une fois par mois qui permettent de se retrouver autour d'un film, puis d'aller au restaurant, d'avoir un vrai moment de partage où l'on s'apprécie et où l'on oublie le reste. Et c'est pareil dans toutes les sections, dans tous les sports.

K. *Comment peut-on créer une nouvelle section sportive ?*

G. C'est vraiment en fonction de l'initiative des membres. Nous avons l'exemple concret cette année avec la section Pétanque qui a été créée en juin. Nous avons acté lors de notre assemblée générale que la section ouvrirait ses portes, et nous avons passé l'été à leur trouver des terrains pour qu'ils puissent jouer. Résultat : la section a ouvert ses portes début septembre.

Il n'y a pas d'impossibilité, si un sport réunit un nombre d'adhérents suffisant pour que la section soit viable et qu'il intéresse les membres. Nous posons la question aux adhérents pour savoir si ça les intéresse. Si oui, on va tout faire pour ouvrir la section.





Inclusion : au-delà des mots

K. *Avez-vous déjà rencontré des problèmes avec des membres ayant un comportement négatif vis-à-vis de l'inclusivité ?*

G. Non. Que les membres soient hétéros ou qu'ils soient de la communauté LGBT, il n'y a aucune appréhension. Le seul frein qu'on pourrait avoir à l'inclusion, c'est le défaut de communication.

Par exemple, nous avons eu un membre du volley qui était une personne trans en transition. Durant toute l'année, le référent de la section ne s'est pas aperçu que c'était une personne en transition et l'a mégenrée toute l'année. À la fin de l'année, elle lui a dit : «Je suis désolée, mais moi ce n'est pas il, c'est elle.» Il lui a simplement répondu : «Je suis désolé, il suffit juste que tu me le dises pour que je rectifie.» Et depuis, il a rectifié.

K. *Quelle est votre approche concernant l'identité des membres ?*

G. D'un point de vue purement légal, nous n'avons pas le droit de demander aux gens quel est leur genre ou leur orientation sexuelle. De plus, les valeurs et l'essence de l'association veulent qu'on protège nos membres, qu'on ne soit pas trop intrusifs dans leur vie.

Si les gens n'ont pas envie de dire qui ils sont, s'ils n'ont pas envie de donner leur vrai prénom, s'ils veulent qu'on les appelle Martin alors que sur leur carte d'identité c'est Bertrand, on les appelle Martin. On n'a pas à se poser la question. Ils se présentent et on les accepte tels qu'ils sont.



**GLS, en soi, c'est une famille
totalement dysfonctionnelle. Mais
on s'aime tous ! J'ai rarement vu
un accueil aussi naturel dans un
club de sport.**

Gwennann Camard
(Administrateur de GLS Rennes)





Une communauté en croissance

K. *Comment évolue le nombre de membres au fil des ans ?*

- G. Quand je suis arrivé la première année au conseil d'administration, nous avions 425 membres. La deuxième année, nous avons fini à 576 membres. Actuellement, début décembre, nous sommes à 508 membres, donc potentiellement, nous pouvons largement dépasser les 600 membres cette année.

Le Covid a réduit un peu l'engouement, mais avant la pandémie, l'association plafonnait à 450 membres en raison des limites de notre assurance. Depuis la création de GLS, l'association n'a fait qu'augmenter en nombre.

K. *Quels sont vos partenaires principaux ?*

- G. Nous avons deux gros partenaires qui sont la ville de Rennes et la ville de Saint-Jacques. La ville de Saint-Jacques principalement par l'Office des sports de Saint-Jacques, et la ville de Rennes par ses élus et les différents acteurs de la ville, notamment le conseiller municipal au sport qui nous accompagne.

La ville de Rennes nous propose les différents équipements sportifs à des prix qui défient toute concurrence. C'est un soutien précieux. Ils nous font payer un prix minime sur la majeure partie des équipements, le reste du coût étant une subvention qu'ils nous apportent.

Des événements qui rassemblent

K. *Quels sont les principaux événements organisés par GLS ?*

- G. Nous avons plusieurs événements marquants dans l'année : l'apéro de rentrée le premier vendredi de septembre, la soirée de Noël qui est plus chic et se déroule dans une boîte de nuit, la Galette des Rois fin janvier, le Tigre qui est un événement majeur, la Mickey Alaska qui est l'un des événements les plus anciens de GLS créé suite au décès d'une des fondatrices.

Nous avons aussi un tournoi d'escalade depuis deux ans, un tournoi de natation depuis l'année dernière, et un tournoi de tarot annuel. Toutes les sections peuvent également proposer leurs propres événements selon leurs envies.



GLS continue de grandir et d'accueillir de nouveaux membres, prouvant que le sport peut être un vecteur d'inclusion et de partage. Si vous souhaitez découvrir cette association, n'hésitez pas à participer à l'un de leurs événements ouverts à tous ou à essayer l'une de leurs nombreuses activités sportives.

Gwennann Camard
(Administrateur de GLS Rennes)

Accessibilité et ouverture

K. *Peut-on rejoindre GLS sans pratiquer de sport ?*

- G. Il y a trois façons de rejoindre GLS. On peut adhérer à l'association et faire un sport ou un loisir. On peut aussi adhérer et ne participer qu'aux moments conviviaux, comme les apéros au Contact tous les mois ou les différentes propositions de la commission convivialité. Et enfin, on peut simplement venir aux apéros au Contact sans être adhérent, car ils sont ouverts à tous. Pour certaines activités, nous demandons une participation financière, qui est moindre pour les adhérents et un peu plus importante pour les non-adhérents.

K. *Quel est le coût d'adhésion à GLS ?*

- G. L'adhésion est à 35 euros à l'année pour le tarif plein, ce qui n'est pas excessif. Pour les étudiants, nous proposons une réduction de 10 euros. Les étudiants qui peuvent bénéficier du dispositif «carte sortir» mis en place par la ville ont droit à une réduction supplémentaire.

Quelques sections ont un supplément pour la pratique : la natation à 100 euros l'année parce que nous devons payer un professionnel, la musculation à 70 euros l'année en raison du coût du gymnase et du matériel de qualité, et le badminton avec une participation de 10 euros pour l'achat des volants.

«Venez comme vous êtes»
GLS, une association sportive
qui redéfinit l'inclusion.

Crédit Photo : GLS Rennes





RENCONTRES.

Le portrait

Au-delà du sport, GLS crée des liens authentiques sans jugement.



«Il n'y a pas de mauvais média, c'est juste qu'il faut savoir l'utiliser et cibler le bon public.»
Cette réflexion, partagée lors de notre discussion avec les responsables de GLS Rennes, pourrait tout aussi bien s'appliquer au parcours d'Anne-Gaëlle au sein de cette association sportive inclusive.

Des compétitions tardives à l'amitié sans chronomètre

À 47 ans, cette mère de deux enfants (20 et 16 ans) pratique le badminton depuis trois décennies. Son parcours témoigne d'une évolution que beaucoup de sportifs connaissent : le passage d'une pratique compétitive à une approche plus détendue, centrée sur le plaisir et le lien social.

«Je jouais plutôt en club et en compétition, mais en party club. Les matchs se terminaient très tard, et au bout d'un moment, j'en avais un peu marre,» explique Anne-Gaëlle. «On arrive tous à un moment, quand on vieillit, où la compétition perd un peu de son attrait. Le monde professionnel entre en compte, les priorités changent.»

Sa découverte de GLS remonte à 17 ans, par l'intermédiaire d'un de ses meilleurs amis, membre de l'association. «Il m'invitait à des soirées chez lui avec des amis de la salle GLS.» Cette première approche, exclusivement sociale, s'est progressivement transformée en participation sportive, d'abord via le tournoi annuel du Tigre, puis comme adhérente à part entière il y a cinq ans.

Au-delà du sport, une communauté

Ce qui distingue GLS d'un club sportif traditionnel, selon Anne-Gaëlle, c'est la qualité des relations qui s'y développent. «Les amitiés que j'ai créées sont très fortes. Pour moi, elles sont très importantes. Ça devient presque un besoin de se voir régulièrement.»

Cette dimension sociale est devenue si centrale dans sa vie qu'elle en avait initialement fait un espace préservé : «Je ne voulais pas que mon mari rejoigne l'association. C'était mon moment à moi, mes amis à moi, mon sport.» Mais les frontières entre vie personnelle et vie associative se sont estompées. «Il se trouve que quand même, on se réunit souvent, on s'invite, on se fait des soirées autres que celles de GLS. Et du coup, forcément, c'est tous ses amis aussi.» Son mari a finalement rejoint l'association cette année.

Plus surprenant encore, son fils de 20 ans manifeste également de l'intérêt pour GLS, participant à quelques séances lors de ses retours à Rennes. «Je me dis, bientôt, on va être à trois dans la famille,» confie-t-elle avec satisfaction.



Un réseau qui transcende les frontières

L'une des découvertes marquantes pour Anne-Gaëlle a été de réaliser que GLS s'inscrit dans un réseau bien plus vaste d'associations sportives inclusives. «Je fais maintenant de temps en temps des tournois à l'extérieur, et on rencontre d'autres assos LGBT des autres villes qui organisent les mêmes styles de tournois que le Tigre à Rennes.»

Cette dimension nationale crée des opportunités de rencontres qui dépassent largement le cadre local. «On crée du lien avec d'autres sportifs, d'autres assos, d'autres villes, de Paris, de Lyon, d'Angers, de Nantes. Et à chaque fois, maintenant, quand je vais dans ces tournois-là, ou quand ce sont les autres assos qui viennent à Rennes, quel plaisir de se retrouver !»

Une inclusivité naturelle et enrichissante

L'intégration d'Anne-Gaëlle, en tant que personne hétérosexuelle, s'est faite sans le moindre obstacle. «Peu importe qui rentre, il est bien accueilli. Quelle que soit déjà l'inclusivité ou la sexualité, mais l'âge... J'ai de très bons amis qui ont quasiment l'âge de mon fils aîné. C'est drôle. Mais voilà, on s'en fout du moment qu'on passe des bons moments ensemble.»

Cette ouverture lui a permis de découvrir des aspects de la culture LGBT qu'elle ne connaissait pas auparavant. «Il y a eu des événements au Tigre où il y avait des drag queens de Paris. J'ai adoré aller à leurs rencontres, échanger. Il y avait aussi les cheerleaders, que je ne connaissais pas du tout.»



Un espace de bien-être

Pour Anne-Gaëlle, GLS représente avant tout «une bulle» où elle peut se ressourcer. «Tu te déconnectes du reste. Les échanges sont simples, on rigole, et je pense que chacun vient aussi pour se faire du bien.» Dans un monde souvent perçu comme anxiogène, l'association offre un espace préservé. «Je trouve qu'aujourd'hui, dans la société, c'est toujours assez sombre, ce qui nous entoure. Et j'ai pas l'impression d'aborder les sujets sombres à l'intérieur de GLS.»

Elle conclut avec une image qui résume bien sa relation à l'association : «C'est comme un jardin secret. Quand t'y es, tu te sens bien, il n'y a que du positif. Ça fait du bien.»

Comprendre pour nos plus jeunes

Anne-Gaëlle est une maman qui aime jouer au badminton. Avant, elle jouait dans un club où il fallait gagner et être le meilleur.

Maintenant, elle joue dans une association qui s'appelle GLS. À GLS, tout le monde est bienvenu : des personnes qui aiment les garçons, des personnes qui aiment les filles, des personnes jeunes, des personnes plus âgées, des personnes avec un handicap, des hommes qui se sentent femmes et inversement.

Ce qui est super à GLS, c'est que personne ne se moque de toi si tu ne joues pas bien. Les gens viennent pour s'amuser et se faire des amis. Anne-Gaëlle aime tellement GLS que son mari et son fils veulent aussi en faire partie !

Elle a aussi découvert qu'il existe des associations comme GLS dans d'autres villes de France. Ils organisent des tournois sportifs où tout le monde peut participer. Ces tournois se terminent toujours par une fête où les gens peuvent se rencontrer.

Pour Anne-Gaëlle, aller à GLS, c'est comme avoir un jardin secret où elle se sent bien et où elle peut être elle-même.

“

C'est comme un jardin secret. Quand t'y es, tu te sens bien, il n'y a que du positif. C'est un espace où chacun peut être soi-même, sans jugement. On s'en fout du moment qu'on passe des bons moments ensemble.

Anne-Gaëlle

(47 ans, membre de GLS Rennes)





38 | QUELQUES LIGNES
42 | REPORTAGE

EXPRES



SSION.

Quelques lignes

«Les mots qui me définissent» - Histoire fictive journal intime de Camille



Camille, 32 ans, est atteinte de paralysie cérébrale depuis sa naissance. Cofondatrice d'un collectif pour l'accessibilité numérique, elle nous a ouvert les pages de son journal pour partager son quotidien, ses défis et ses victoires au sein d'un monde qui peine encore à s'adapter à sa différence.

4 février 2025

Aujourd'hui, nouvel entretien d'embauche. Le cinquième en deux mois. Mon CV est bon, mes compétences reconnues, mais j'appréhende toujours ce moment où je franchirai la porte avec mon fauteuil. Ce moment où les regards changent. Le recruteur a lu «handicap moteur» sur mon dossier, mais la réalité de mon corps différent reste un choc pour beaucoup.

L'entretien s'est plutôt bien passé, même si j'ai dû une fois de plus expliquer que non, je n'ai pas besoin «d'aide spéciale» pour travailler, juste d'un bureau accessible et d'un clavier adapté. J'ai vu le recruteur hésiter entre maladresse et curiosité sincère. J'ai apprécié qu'il pose directement ses questions plutôt que de faire semblant que mon handicap n'existe pas.

Ce soir, je suis épuisée. Pas à cause de ma paralysie, mais par l'énergie dépensée à rassurer les valides sur ma capacité à exister dans leur monde.

20 mars 2025

Aujourd'hui, j'ai testé l'appli sur laquelle on travaille avec mon logiciel d'assistance. Catastrophe. Totalement inutilisable. J'ai préparé un rapport détaillé pour l'équipe, en essayant de ne pas paraître trop critique. Ces problèmes auraient pu être évités dès la conception, mais on continue de construire des produits pour un humain «standard» qui n'existe pas.

Échange intéressant avec Sarah du marketing. Elle m'a demandé pourquoi je n'utilisais pas le terme «personne en situation de handicap» plutôt que «personne handicapée». J'ai expliqué que pour moi, mon handicap n'est pas une situation temporaire, c'est une partie de mon identité. Le problème n'est pas ma paralysie, mais un monde conçu sans penser à moi. Elle semblait sincèrement vouloir comprendre. Rare et précieux.

2 avril 2025

Première présentation devant toute l'équipe aujourd'hui. Je sentais une tension au début - cette peur qu'ils ont parfois que je sois moins compétente. Puis j'ai commencé à parler de code, de solutions techniques, et les regards ont changé. Je ne suis plus devenue «la fille en fauteuil», juste la développeuse qui connaît son métier.

Moment gênant quand le directeur a parlé de «se lever tous ensemble pour ce projet». Métaphore maladroite. J'ai vu Thomas et Sarah échanger un regard. Petite victoire : ils commencent à remarquer ces micro-agressions invisibles pour la majorité.

15 avril 2025

Mail du DRH aujourd'hui pour dire que l'entreprise va rénover les toilettes pour les rendre plus accessibles. Je devrais être contente, mais je déteste l'idée qu'on fasse ça «pour moi», comme une faveur. L'accessibilité n'est pas un cadeau, c'est un droit.

En rentrant, j'ai croisé ma voisine avec son bébé. Elle a fait ce truc que je déteste : parler au bébé pour me dire quelque chose. «Regarde la dame dans son fauteuil, elle est courageuse, hein ?» J'ai respiré profondément et j'ai expliqué calmement pourquoi ce n'était pas approprié. Elle semblait sincèrement confuse. Je ne peux pas être en colère contre l'ignorance, seulement contre le refus d'apprendre.



7 mai 2025

Grande journée pour le collectif ! Notre campagne pour l'accessibilité numérique a été relayée par plusieurs médias nationaux. Les messages de soutien affluent. J'ai passé ma soirée à répondre aux journalistes. L'un d'eux a uniquement voulu parler de mon «courage» et ma «résilience». J'ai essayé de rediriger vers les enjeux politiques, mais il voulait son histoire inspirante. J'ai refusé d'être son «inspiration porn».

Je réalise que même dans ce combat, je dois constamment naviguer entre sensibilisation et refus d'être un symbole. Je ne veux pas être réduite à mon handicap, mais je ne peux pas non plus faire comme s'il n'existait pas. Équilibre délicat.

18 mai 2025

Dîner chez mes parents. Discussion difficile avec mon père qui ne comprend toujours pas pourquoi je «m'obstine» dans ce combat pour l'inclusion. «Tu as un bon travail, un appartement, pourquoi chercher les problèmes ?» Il voit mes revendications comme de l'ingratitude. Pour lui, je devrais être reconnaissante que la société m'accepte «malgré» mon handicap.

Comment lui faire comprendre que la tolérance n'est pas l'inclusion ? Qu'être «acceptée malgré» n'est pas la même chose qu'être valorisée avec toutes mes différences ? Ma mère, comme toujours, tente de faire tampon. Elle a fait des efforts immenses depuis ma naissance, mais je sens qu'une part d'elle espère toujours que je vais un jour «surmonter» mon handicap, comme si c'était une épreuve temporaire.

29 mai 2025

Aujourd'hui, j'ai animé un atelier de sensibilisation au bureau. L'idée est venue de l'équipe, pas de moi. J'étais nerveuse - je ne veux pas être «l'experte en handicap» juste parce que je suis concernée. Mais l'expérience a été étonnamment positive. Mes collègues avaient préparé des questions pertinentes, pas intrusives.

J'ai réalisé que certains évitaient de m'adresser la parole par peur de dire quelque chose d'inapproprié. Cette paralysie sociale face à la différence crée autant de barrières que les marches de la salle de réunion. L'atelier a détendu l'atmosphère. Thomas m'a confié après qu'il avait appris plus en une heure qu'en lisant des dizaines d'articles.

10 juin 2025

Trois mois que je travaille ici, et pour la première fois, j'ai oublié d'être «la handicapée» pendant toute une journée. Discussions techniques, brainstorming, même quelques blagues. Juste une développeuse parmi d'autres. Sentiment étrange de légèreté.

En rentrant, incident dans le métro. Rampe en panne, personne pour m'aider. Retour brutal à la réalité. Ces contrastes sont épuisants : passer d'un environnement où je suis pleinement incluse à un monde qui me rappelle constamment ma différence.

J'ai appelé Lucie pour ventiler. Elle m'a écoutée sans essayer de minimiser ou de trouver des solutions. Parfois, on a juste besoin que quelqu'un reconnaisse : «Oui, c'est injuste. Oui, c'est difficile.» Sans pitié, juste de l'empathie.

25 juin 2025

Le collectif grandit. Nous sommes maintenant consultés par plusieurs grandes entreprises tech pour améliorer l'accessibilité de leurs produits. Sensation grisante de contribuer à un changement réel. Mais je reste vigilante - je ne veux pas que notre message soit coopté, transformé en simple opération de communication.

L'inclusivité n'est pas un badge qu'on épingle à sa chemise après un atelier de sensibilisation. C'est un travail constant, souvent invisible, rarement célébré. C'est repenser fondamentalement nos espaces, nos outils, nos interactions.

J'ai rêvé cette nuit d'un monde où je n'aurais pas à expliquer, éduquer, justifier. Un monde où ma présence serait une évidence, pas une exception. À mon réveil, j'ai réalisé que ce monde n'existera pas de mon vivant. Mais chaque petit pas compte. Demain, je continue.

VOTRE HISTOIRE COMPTE



knock.



Comme Camille, partagez votre parcours d'inclusivité.
Envoyez votre témoignage à :
temoignages@knock-media.fr

***Une voix unique peut faire écho
à mille silences.***



EXPRESSION.

Reportage

Un dialogue pour
découvrir un monde hors
du commun -
Prudence de Cruche et
Chicago Grande



Sous les projecteurs d'une scène lyonnaise en pleine effervescence, le monde des drag queens se réinvente et se démocratise. Pour comprendre cet univers de créativité et d'expression, KNOCK a rencontré Prudence de Cruche et Chicago, deux artistes qui incarnent le renouveau de cette scène. Entre lèvres synchronisées, hauts talons et liberté créative, immersion dans un monde où l'inclusivité n'est pas un concept, mais une réalité vécue.

Un art en pleine démocratisation

«Je me suis dit, pourquoi pas moi ?» C'est par ces mots que Fabien, médecin de 30 ans devenu Prudence de Cruche, explique sa plongée dans l'univers drag. Arrivé à la fin de ses études, submergé par la rédaction de sa thèse, il cherchait une échappatoire. «J'avais besoin de quelque chose qui me fasse vibrer,» confie-t-il.

À ses côtés, Raphaël, alias Chicago Grande, a découvert cet univers durant ses études aux États-Unis, dans le quartier gay de Chicago dont il a tiré son nom de scène. «J'ai mis longtemps avant de me lancer,» admet-il. «Au départ, je regardais juste, je ne me disais pas qu'un jour, je ferais ça.»

Ces deux parcours illustrent l'évolution récente du drag en France. Longtemps confiné à des cercles restreints, cet art connaît une explosion de popularité, notamment depuis le lancement de «Drag Race France», adaptation de la célèbre compétition télévisée américaine. «Ça a tout démultiplié en France,» observe Prudence. «Je ne m'attendais pas à ce que le public français soit autant accueillant.»

Au-delà des stéréotypes

« Si tu demandes à 20 drag queens ce qu'est le drag, tu auras 20 réponses différentes » explique Chicago Grande. Cette diversité est au cœur même de la pratique : certaines se concentrent sur l'esthétique et le maquillage, d'autres sur la performance scénique, d'autres encore sur l'engagement politique.

Contrairement aux idées reçues, il n'existe pas de «manuel d'utilisation» du drag. «C'est un univers de créativité, d'expression, de ce qu'on n'a peut-être pas forcément le courage d'exprimer en tant que soi-même» résume Chicago. «Ce personnage peut être une femme, un homme, un alien... C'est une vraie liberté.»

Cette liberté s'accompagne toutefois de quelques règles tacites, notamment basées sur le respect. «On ne touche pas le maquillage ou la perruque d'une drag,» précise Prudence en souriant. «C'est une forme d'expression artistique.»

De la médecine au lip-sync

Ce qui frappe dans le parcours de ces deux artistes, c'est le contraste entre leur vie quotidienne et leur persona drag. Fabien, médecin confronté quotidiennement à la maladie et parfois à la mort, trouve dans son alter ego Prudence un espace de liberté et de légèreté.

«C'est tombé pendant la pandémie de Covid,» explique-t-il. «Il y avait beaucoup de pression au boulot, la thèse, la pression de base de la médecine... J'avais besoin d'un échappatoire.»

Leurs performances prennent différentes formes, mais le lip-sync (playback) reste un classique du genre. «C'est un show où le but est de vivre la chanson, de distraire à tout prix,» explique Chicago. «En étant drôle, émouvant, ou juste avec une chorégraphie sympathique.»

Les deux artistes évoquent également les «viewing parties», ces soirées où l'on se retrouve pour regarder des épisodes de Drag Race, qui ont joué un rôle important dans leur parcours. «C'était plus en mode blague que sérieux au début,» se souvient Chicago. Mais la blague s'est progressivement transformée en passion.







L'inclusivité comme valeur fondamentale

Pour ces artistes, l'inclusivité est au cœur de leur pratique. «Pour moi, l'inclusivité, c'est avant tout s'ouvrir à la sensibilité de l'autre pour lui permettre de venir vers soi,» résume Prudence. «Personne ne doit être laissé de côté.»

Chicago complète : «Ma définition, c'est d'essayer de faire un espace, un cadre où chaque personne se sent confortable et égale, vraiment au même point que tout le monde. On est tous au même niveau, il n'y a pas de préjugés, pas de jugements.»

Cette vision s'est particulièrement illustrée lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Paris 2024, qui a mis en scène des drag queens et kings. «De manière très objective, qu'est-ce qu'on a vu ? Un moment festif avec des personnes qui expriment leurs personnages, qui expriment qui ils sont,» analyse Chicago. «On n'a rien vu de choquant, on n'a rien vu de sexuel, on n'a rien vu de politique.»

Entre underground et mainstream

Si la démocratisation du drag apporte une visibilité bienvenue, elle soulève aussi des questions. La récente médiatisation, notamment via des émissions comme Drag Race France, change la perception du public. «C'est ultra positif,» reconnaît Chicago, tout en admettant que cette exposition peut aussi attirer des réactions négatives.

«Le pire, c'est l'ignorance. C'est l'ignorance qui déclenche la haine de l'autre,» affirme Prudence. «Donc, c'est important de montrer (le drag).»

Pour ces artistes, l'avenir s'annonce prometteur. Leur petit collectif informel continue de se produire, apportant leur vision unique et diverse du drag. «On s'amuse autant sur scène que les gens dans le public, et ça se sent,» se réjouit Chicago.

Quant à leurs aspirations, elles restent fidèles à l'esprit de cet art : «Faites-le. On a le droit d'être laide. On a le droit d'être insipide. Mais plus c'est gros et plus ça passe,» conclut philosophiquement Prudence, dans une formule qui pourrait bien devenir son épitaphe.

Comprendre pour nos plus jeunes

Les drag queens sont des artistes qui se transforment pour créer un personnage spécial. Ils mettent des costumes, du maquillage et parfois de grandes perruques pour devenir quelqu'un d'autre le temps d'un spectacle.

Prudence de Cruche et Chicago sont deux drag queens qui vivent à Lyon. Dans la vie de tous les jours, ce sont des personnes ordinaires - l'un est même médecin ! Mais quand ils font du drag, ils deviennent des personnages extraordinaires qui chantent, dansent et font rire le public.

Ce qu'ils aiment dans le drag, c'est que tout le monde est bienvenu, peu importe qui tu es. C'est un monde où chacun peut s'exprimer librement et où les différences sont célébrées. Ils disent que c'est comme se déguiser, mais en plus créatif et en plus amusant !







56 | CLÔTURE
59 | À SUIVRE

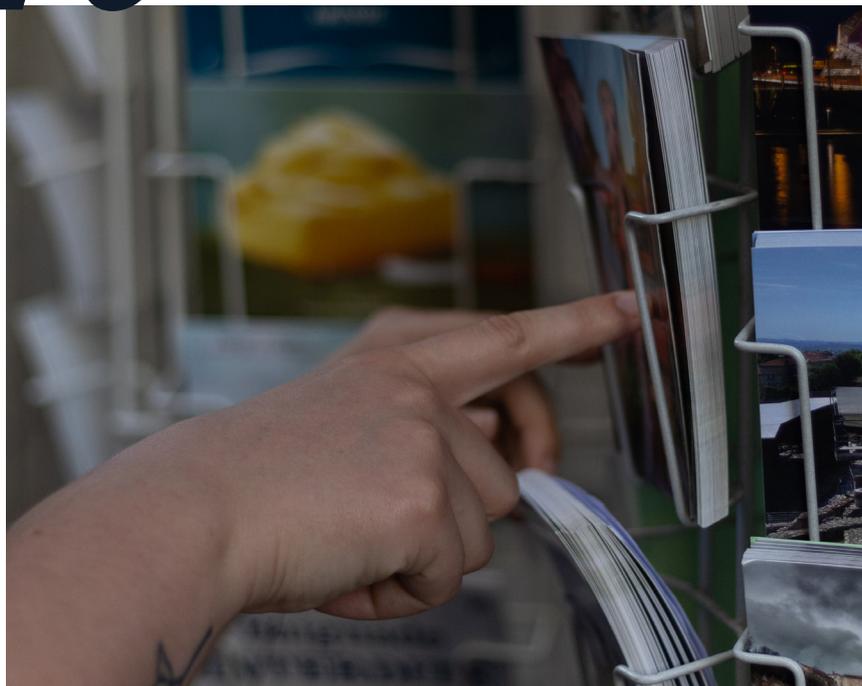
PERSPE

CTIVES.



Clôture

«L'inclusivité commence par soi» - Réflexion



Alors, on arrive au bout de ce voyage. Un voyage qui nous a menés des terrains de foot aux scènes drag, des assos sportives aux témoignages intimes. Et si on prenait un moment pour respirer et se poser LA question : c'est quoi, finalement, l'inclusivité ?

Spoiler alert : ce n'est pas juste un mot trendy qu'on balance dans les réunions corporate ou les discours politiques. C'est un truc bien plus perso, qui commence en fait... dans notre propre tête.

Quand Anne-Gaëlle trouve sa place dans une asso où personne ne lui demande d'être la meilleure, juste d'être elle ; quand Camille refuse que son fauteuil soit la première chose que les gens voient d'elle ; ou quand Prudence et Chicago enfilent perruques et paillettes pour libérer une partie d'eux-mêmes – ils font tous un truc simple mais révolutionnaire : ils élargissent leur propre vision de ce qui est possible.

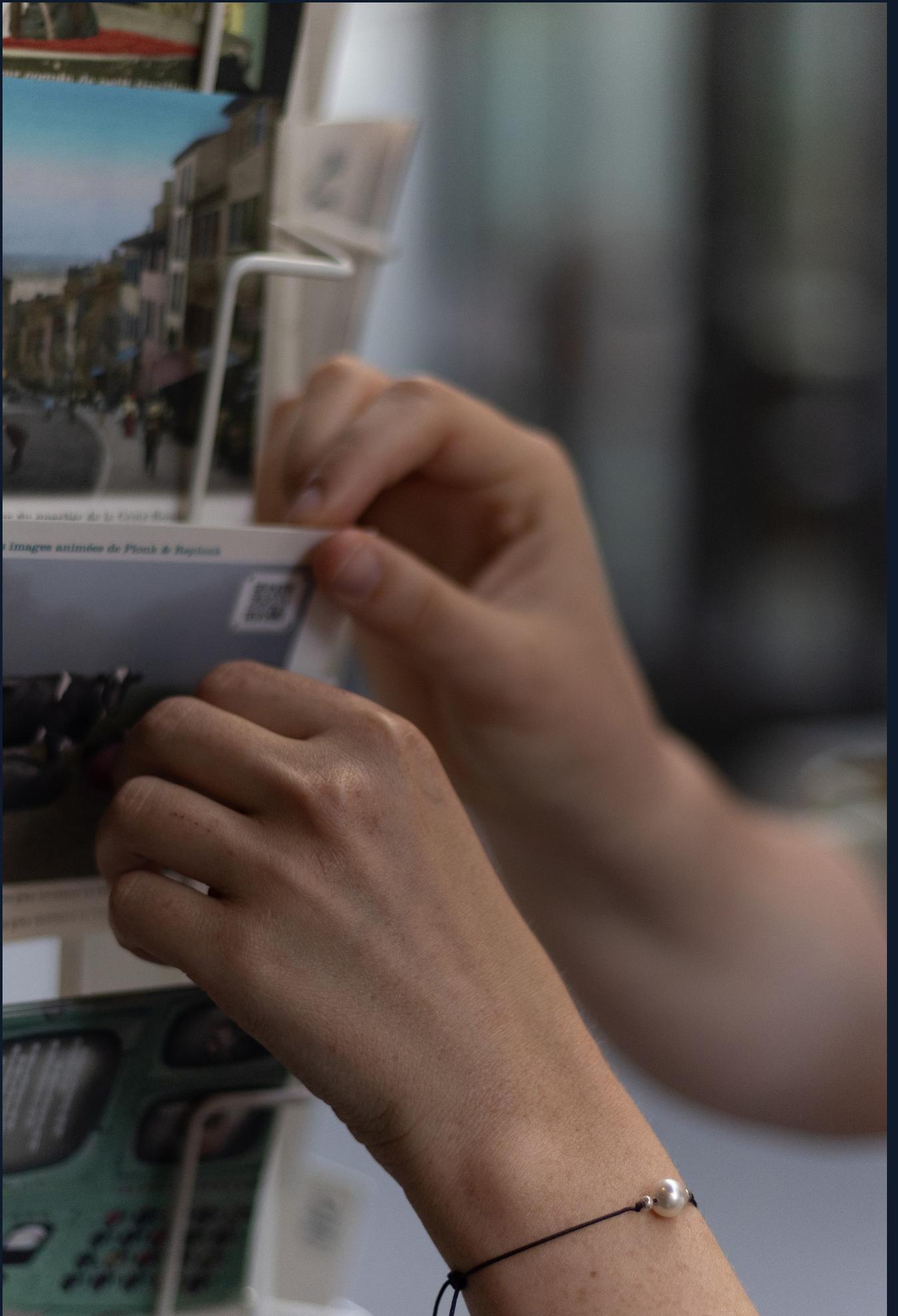
C'est ça, le secret pas si secret de l'inclusivité : avant de changer le monde, faut d'abord bousculer un peu ce qui se passe dans notre propre cerveau. Mettre en pause nos certitudes, nos «on a toujours fait comme ça», nos «c'est bizarre quand même». Pas pour devenir quelqu'un d'autre – juste pour faire un peu plus de place. Et le truc cool, c'est qu'on n'a pas besoin d'être parfait. On peut se planter, poser des questions maladroitement, ne pas tout piger du premier coup.

L'inclusivité, c'est pas un examen qu'on réussit ou qu'on rate – c'est plus comme apprendre à faire du vélo. On tombe, on se relève, on avance un peu plus loin chaque fois.

Dans un monde où tout le monde semble ultra-sûr de son camp, de son identité, de sa vérité, l'inclusivité nous rappelle un truc simple : ce qui nous connecte aux autres passe justement par ce qui nous rend différents. Paradoxal, non ?

Ce premier numéro de Knock, c'était notre façon de dire que l'inclusivité, c'est pas un concept abstrait réservé aux colloques universitaires. C'est dans les petits gestes quotidiens, dans les conversations qu'on a, dans les espaces qu'on crée, que ça se joue vraiment.

Donc voilà notre invitation : continuez ce petit boulot d'ouverture d'esprit. Pas besoin de révolutionner votre vie – juste d'être curieux, d'écouter des histoires différentes des vôtres, de vous demander de temps en temps : «Et si j'avais tort ?» Croyez-nous, c'est là que les réflexions intéressantes commencent.



PERSPECTIVES.

À suivre...

Dans notre prochain numéro, on explore les nouveaux territoires de l'inclusivité. Au programme : des espaces culturels qui réinventent l'accessibilité, des portraits croisés de couples à l'histoire touchante, et un dossier spécial sur ces communautés virtuelles qui créent du lien au-delà des frontières physiques. Laissez vous surprendre par ses photos, on vous l'assure, il faudra être là.

On vous emmènera aussi à la rencontre de Léo, designer qui conçoit des objets du quotidien pour tous les corps et toutes les capacités, parce que l'inclusivité, ça commence parfois par une simple poignée de porte.

Restez curieux, restez ouverts. La suite arrive bientôt !







knock.

Échanges · Accompagnement · Transmission

ISSN 2764-8295 | Trimestriel | Printemps 2025 | N°001

Knock. - Magazine trimestriel - 9,90€ TTC - Ne peut être vendu séparément
Édité par Knock. - 28 rue de la Paix, 35000 Rennes, France
Imprimé à Rennes par Groupe ADA (certifiée PEFC)
Dépôt légal à parution | Tous droits réservés © Knock 2025
www.knock-media.fr | contact@knock-media.fr

